

ÉPREUVE DE COMPOSITION FRANCAISE

Vladimir Jankélévitch, *L'Irréversible et la Nostalgie*, Éd. Flammarion, 1983

« C'est par rapport au seul fait de la passéité du passé, et en relation avec la conscience d'aujourd'hui, que le charme inexplicable des choses révolues a un sens. C'est donc la conscience tragique de l'irréversible qui est le cœur de la nostalgie. C'est parce que la douceur maternelle est irréversible qu'elle est le paradis perdu ; c'est parce que notre enfance est à jamais inaccessible qu'elle nous paraît heureuse ».

Vous évalueriez la pertinence de cette affirmation à la lumière des œuvres de Rousseau, Andersen et Soyinka.

Analyse du sujet

I – L'enfance est érigée en mythe personnel, le mythe d'un paradis originel dont nous gardons le doux souvenir, en réalité cette enfance heureuse est un mirage.

V. Jankélévitch définit l'enfance comme « un paradis » originel (« la douceur maternelle ») dont notre mémoire garde le sentiment diffus (« charme inexplicable ») et quasi magique (« charme »), associé à l'idée de bonheur (« heureuse »). Il s'agit donc d'une période enchantée et intemporelle. Nous pourrions parler d'un état d'apesanteur.

Toutefois il s'agit bien d'un mythe, d'une illusion (« elle nous paraît heureuse ») en effet Jankélévitch va s'attacher à définir ce qui nourrit cette illusion (« c'est par rapport au seul fait », « c'est donc », « c'est parce que »).

II – L'enfance ne semble heureuse que parce qu'elle est un paradis perdu : vieillir est un processus inéluctable marqué par le passage du temps qui creuse en nous un vide, une absence.

Le temps nous arrache à cet état d'apesanteur « choses révolues » « paradis perdu », le charme de l'enfance ne consiste pas tant dans ce que fut l'enfance que dans le fait d'avoir été et de n'être plus (« la passéité du passé »). Le temps avance inexorablement et nous éloigne de ce paradis perdu (« irréversible » (2 fois), « à jamais inaccessible »).

III – La « nostalgie » s'apparente à un fantôme qui nous hante (*algia* signifie la douleur, *nostos* le retour) et procède de cette conscience tragique et douloureuse de la marche inexorable du temps et d'un retour à un passé perdu qui nous constituerait.

Le titre de l'œuvre de Jankélévitch (*L'Irréversible et la nostalgie*) souligne bien l'articulation entre la nostalgie et la conscience de l'irréversibilité du temps. La conscience douloureuse et « tragique » de l'irréversibilité du temps habite « la conscience d'aujourd'hui ».

L'enfance nous échappe, et nous cherchons à la saisir pour nous retrouver, nous penser, nous comprendre, nous construire, nous reconstruire.

IV – L'enfance retrouvée dans le récit pour guérir de la nostalgie.

Le récit permet peut-être de retrouver le paradis perdu de l'enfance et de contrer le processus inéluctable du temps par l'artifice de la mémoire. La convocation du passé au présent dans l'agencement ordonné des souvenirs épars instaure une continuité, une nécessité et par là une signification à ce qui n'en a peut-être jamais eu. (« c'est en relation avec la conscience d'aujourd'hui que le charme inexplicable des choses révolues a un sens ») : le chaos, l'absence de sens : la reconstruction d'un ordre, donner du sens (cf Freud) à l'« inexplicable », « un sens ».

Enjeux du sujet et problèmes

Le passage du temps :

Nous ne sommes pas nostalgiques du passé pour ce qu'il a été, mais seulement parce qu'il est passé, c'est-à-dire irréversible, c'est pourquoi l'enfance nous apparaît à jamais comme un temps

inaccessible. La conscience tragique du temps nous conduit à idéaliser l'enfance à jamais inaccessible.

- Ainsi sommes-nous réellement nostalgiques de notre enfance disparue ou bien simplement désespérément malheureux du temps qui passe et qui creuse la rupture entre l'enfant que nous étions et l'adulte que nous sommes ?

L'idéalisation de l'enfance et la création d'un mythe personnel :

Ce processus nous conduit à une idéalisation du passé et de l'enfance qui nous apparaît comme un paradis et le berceau originel dont le temps nous a chassés.

- L'enfance heureuse dont nous cultivons le souvenir n'est-elle alors qu'une illusion ?
- Pour autant l'enfance nous apparaît-elle toujours comme un bonheur irrémédiablement perdu ?
- La nostalgie est-elle forcément liée à un sentiment de tristesse et ne peut-on éprouver du plaisir à se souvenir ?
- L'enfance est-elle toujours douce ? La douceur doit être discutée : l'enfance d'Andersen et Rousseau n'est pas douce, elle est tragique et éprouvante.

Récit et résilience :

La nostalgie de l'enfance se définit comme le souvenir présent à la conscience d'un temps passé auquel on ne peut renoncer. Mais si les souvenirs sont marqués par la discontinuité et le sentiment de perte, la conscience, la création, le récit fantasmé permettent peut-être de reconfigurer l'expérience douloureuse du temps perdu et irréversible en lui conférant un ordre, du sens et une nécessité. Finalement le récit permettrait d'actualiser le passé dans un retour qui ne serait plus douloureux mais apaisé.

- Si l'étymologie du mot « nostalgie » connote le souvenir douloureux d'un temps perdu qui ne se rattrape plus (ou guère... comme dit la chanson), faut-il alors faire son deuil du mythe de l'enfance heureuse ?
- Et le récit peut-il nous guérir de la nostalgie de l'enfance ?

Problématiques possibles

De quoi sommes-nous réellement nostalgiques quand nous évoquons l'enfance ?

Le sentiment de perte nous conduit-il à idéaliser l'enfance ?

Sommes-nous davantage nostalgique du temps qui passe que du vécu de l'enfance ?

Est-ce seulement la nostalgie qui justifie l'intérêt qu'on porte et qu'on doit porter à l'enfance ?

Comment se libérer d'une nostalgie vaine pour mieux reconsidérer l'enfance et réconcilier les âges ?

Remarques concernant la langue et l'expression écrite

Beaucoup, trop de fautes d'orthographe lexicale et grammaticale ! Bien plus que les années précédentes !

On n'insistera jamais assez sur la nécessité de se relire régulièrement (sans attendre la fin du devoir) et de vérifier les accords en genre et en nombre.

De grosses fautes de conjugaison ne devraient plus être faites (revoir particulièrement les verbes « s'appuyer », « inclure », « conclure » au présent et au futur de l'indicatif).

Il y a aussi, hélas, de nombreux problèmes de syntaxe : la ponctuation est souvent aléatoire, voire inexistante ou inappropriée ... Mais ce qui est pis encore, c'est la méconnaissance de l'interrogation directe (avec inversion simple ou complexe du sujet et point d'interrogation) et indirecte (subordination, absence d'inversion et de point d'interrogation).

Rappelons aussi que la locution conjonctive « bien que » est toujours suivi de l'emploi du mode subjonctif.

Il eût fallu être aussi plus prudent avec certains termes, tels « impact » (réservé à l'artillerie ; lui préférer « influence » ou « conséquence »), ou « positif » (qui signifie « certain » ; lui préférer « mélioratif », voire « optimiste ») ou encore « négatif » qu'il aurait fallu réserver exclusivement à

« l'éducation négative » de Rousseau afin d'éviter des confusion (préférer à « négatif » : « péjoratif », « pessimiste » suivant le contexte).
Toutes ces erreurs dévalorisent considérablement la réflexion des candidats.

En ce qui concerne la rédaction et la méthode de la composition

La méthode dissertative est connue et suivie par la plupart des candidats ; néanmoins on trouve encore beaucoup de maladroites, voire d'incongruités.

On doit éviter pour la formulation de la problématique une multiplication de questions, car cela brouille considérablement la perspective démonstrative du devoir : le lecteur ne sait ainsi plus ce qui est prioritaire et le problème exact et précis que le rédacteur a choisi de privilégier. De la même façon, on proscriera les problématiques doubles et contradictoires qui risquent d'aboutir à des absurdités. Par exemple : « l'enfance est-elle synonyme de bonheur ou au contraire une période douloureuse que l'on souhaite oublier ? » ; en effet cela ne peut aboutir qu'à un plan binaire où vont s'entrechoquer deux points de vue en opposition pour un aboutissement vain (le cheval blanc d'Henri IV ne pouvait pas être à la fois blanc et noir !).

Dans le développement on doit privilégier un ton soutenu ; une dissertation n'est pas une liste de courses, ainsi les emplois réitérés de « premièrement », « deuxièmement », « troisièmement » sont à bannir.

De la même manière, il convient de restreindre les « tout abord », « puis », « ensuite », « enfin » ... Puisqu'il s'agit d'une composition argumentée, il faudrait ne pas abuser des connecteurs temporels, mais au contraire privilégier les connecteurs logiques (« ainsi », « par conséquent », « c'est pourquoi », « cependant », « néanmoins » etc.)

Insistons à présent sur le plus important : une dissertation consiste essentiellement en la discussion d'un énoncé ; c'est ainsi qu'on cherche à valider ses termes, sa thèse, mais aussi qu'on affronte ses éventuelles failles, insuffisances, paradoxes, apories ... Donc au cours du développement, on doit impérativement revenir très régulièrement et très fidèlement aux termes de l'énoncé, à son auteur, à l'ensemble et aux détails de son propos afin d'engager un dialogue fructueux avec lui ; il s'agit même de faire dialoguer entre eux l'auteur de l'énoncé, en l'occurrence Jankélévitch, avec Rousseau, Andersen et Soyinka. Trop de candidats l'oublient et ne reviennent pas assez régulièrement et précisément à l'énoncé après l'introduction ; c'est alors prendre le risque d'une réflexion trop vague, voire hors sujet.

Pour l'interprétation de l'énoncé et le traitement du sujet

De nombreux candidats se sont trompés ; ici l'auteur parlait de l'effet du temps sur l'adulte et sa mémoire ; il ne pouvait absolument s'agir du point de vue de l'enfant et encore moins de sa nostalgie !

Très artificiellement, certains ont cherché à traiter coûte que coûte de la question éducative en y accordant par exemple toute une partie, alors que cette question n'apparaissait pas explicitement dans le propos de Jankélévitch et paraissait trop être la volonté de vouloir réciter des connaissances apprises en cours, mais sans rapport direct avec le sujet.

Ainsi les correcteurs ont-ils trop fréquemment rencontré deux types de plan, trop rapides et superficiels, avec une deuxième et une troisième partie "à côté" des attentes du sujet, voire carrément « hors sujet ». Nous proposons ainsi en exemples deux plans erronés : I- La nostalgie ; II- L'enfance n'est pas forcément heureuse ; III- L'enfant doit être éduqué pour ne pas être nostalgique plus tard ou I- Nostalgie et idéalisation ; II- L'enfant n'est pas nostalgique et veut grandir ; III- Il faut savoir vivre au présent. On voit bien ici que ces II et III étaient quasi prêts à l'avance et ne concernent pas *stricto sensu* le sens de la citation proposée et les prolongements dialectiques attendus ! Sur ce dernier point, nous renvoyons à notre analysé de l'énoncé.

Trop de devoirs se réduisent à un exposé thématique sur le sentiment de nostalgie ; de la même manière n'était pas attendu un essai sur le bonheur ; ainsi la question « comment être heureux ? » était une fausse piste.

Il ne fallait pas avoir peur de lire le sujet ; sa formulation pouvait paraître complexe, mais il fallait élucider les termes principaux (« irréversible », « passité » ...) leur emploi ainsi que les rapports de sens qu'ils entretenaient entre eux pour arriver à établir, voire à traduire ce que disait Jankélévitch.

Terminons sur la longueur nécessaire du développement (trop de devoirs ne dépassent pas 5/6 pages) et l'équilibre à donner aux références : les trois auteurs devaient être sollicités à égalité (trop de candidats ont négligé soit Rousseau, soit Soyinka) ; il convient aussi de privilégier des citations et des analyses de passages précis plutôt que de se livrer à des narrations plus ou moins allusives ; rappelons que l'enjeu est bel et bien de mettre en rapport ces références avec le sujet lui-même, la problématique et le plan choisis dans un double souci, argumentatif et illustratif.